



théâtre  
de la  
parole



# *Se raconter par le tatouage : Une pratique d'empuissancement*

**Elise Argouarc'h et Roxane Ca'zorzi**

Etude  
Novembre 2024

# Introduction

Dans le cadre des études proposées par le Théâtre de la parole, nous (Élise Argouarc'h et Roxane Ca'Zorzi) allons poser un regard critique sur la manière dont le tatouage est un art qui aujourd'hui, et depuis des temps très anciens, se fait langage de résistance, d'émancipation et de résilience. À l'instar des arts de la parole, cette pratique traditionnelle a failli disparaître en bien des endroits du monde durant les processus d'acculturation provoqués par la colonisation puis la modernité. Face à la résurgence massive de cette pratique dans nos sociétés occidentales, et même à l'échelle internationale, nous nous sommes questionnées sur l'aura mystérieuse de cet art, somme toute douloureux et très engageant par l'implication du corps, sa visibilité et sa permanence.

Initialement, nous nous sommes réunies autour d'un projet de création de conte et de poésie sur le tatouage. Cette pratique appelée aussi encrage passionne Roxane depuis longtemps, comme le suggère la cartographie de sa peau. Élise, quant à elle, aime créer autour de sujet réunissant corporéité et narrativité. Ensemble, nous nous sommes penchées sur cette manière, à la fois intime et sociale, de s'éprouver et de se dire à travers des écritures et des dessins implantés à vie sur le derme par cet artiste des marges qu'est le·la tatoueur·euse.

Mais en ouvrant la porte de cet univers, nous avons eu rapidement besoin de compléter notre recherche sur les mythes traditionnels (essentiellement polynésiens) et les récits historiques entourant le tatouage, par un contact direct avec l'expérience de personnes tatouées et tatoueuses. L'écoute des récits de ceux qui avaient fait un passage de l'invisible au visible par le geste tatouage, a été une expérience d'une profondeur inattendue. Nous avons eu l'impression de touiller dans un chaudron d'où cette matière énorme, le tatouage, faisait émerger une force qui nous dépassait, mais nous habitait en même temps. Le long de ces histoires, nous avons parcouru la planète, mais aussi le temps. Parole biographique, l'encrage, s'il n'est plus le rituel spirituel traditionnel propre à plusieurs cultures, se démontre encore capable de marquer les passages cruciaux, les transformations identitaires. Rapidement, nous avons besoin de construire une réflexion autour du pouvoir narratif du tatouage, vecteur d'une force de changement individuel autant que social.

C'est au XVIII<sup>e</sup> siècle que le capitaine britannique James Cook rapporta en Europe cet art découvert en Polynésie, du nom tahitien : Tatau. En précisant l'étymologie de ce terme, Clémence Mesnier<sup>1</sup> nous aide à mieux comprendre la valeur culturelle et le pouvoir spirituel auxquels est associé l'art du tatouage en Polynésie :

---

1 Clémence Mesnier (2023). De peau et d'encre - tatouages autour du monde, éditions du Trésor.

Issu de la contraction de deux mots tahitiens - ta, "le dessin", et atouas, qui désigne "l'esprit animant tout ce qui existe sur terre" - le tatau évoque la démarche qui consiste à faire appel à la protection des esprits en introduisant leur force dans sa peau. (Mesnier, 2023, p.86)

Introduire une force dans sa peau. Si ce n'est pas à proprement parlé la force des esprits que les personnes tatouées nous ont confié rechercher, dans plusieurs de leurs histoires, iels y trouvaient une force d'expression pour ne pas dire d'incarnation de leurs véritables identités. Ces témoignages appuyaient le vécu qu'en avait Roxane, qui a trouvé dans l'encrage une voie pour faire face à l'oubli et au silence.

Sur la terrasse du café breton où nous avons conçu ce projet, Roxane évoquait sa passion pour le tatouage. Des questions de fond ont commencé à émerger sur le pouvoir de la peau, les défis de la mémoire et des identités. Depuis l'enfance, préoccupée par la faculté des adultes à oublier, Roxane cherche à fixer ses souvenirs pour faire face aux défaillances de la mémoire humaine. Elle a ainsi commencé la création d'une carte au trésor de sa propre vie. Le tatouage soulève ainsi les notions de temps, d'héritage, de continuité et de mémoire.

Nous voulons ici mieux saisir quelles propriétés biographiques et relationnelles peut porter cet art caractérisé à la fois par sa permanence encrée et son impermanence organique. Par ailleurs, nous verrons de quelle manière sa localisation sur la peau en fait une trace intime, et même identitaire très souvent. Elise interroge dans sa création les enjeux liés aux identités qui nous figent dans des stéréotypes ou au contraire nous libèrent, en confirmant notre existence singulière et nos appartenances. Nous voulons explorer ici comment le tatouage, à l'instar de plusieurs formes artistiques, est actuellement repris pour transcender le sentiment de disparition provoqué par la peur et la honte introjectées chez les personnes survivantes, dans les milieux populaires et les communautés minorisées. Le choix du tatouage est individuel, son apparition cutanée va inévitablement devenir relationnelle : en quoi la tension entre ces deux aspects redonne-t-il voix aux personnes discriminées ? Nous souhaitons mieux saisir le rôle de ce fil narratif symbolique d'encre et de chair, dans le dialogue entre le dedans et le dehors en contexte d'exclusion ou de marginalisation. Finalement, nous nous sommes demandées en quoi et comment le tatouage pouvait devenir une expression émancipatrice et même guérissante parfois ?

Nous avons été accompagnées par Capitaine Plume, tatoueuse et poétesse. Passionnée par les histoires, Plume avait déjà relevé les similitudes entre l'acte de conter et de tatouer, soulignant l'existence d'un triangle (tatoué-e/tatoueur·euse/tatouage ou public/conteur·euse/récit) où chaque partie est indispensable pour que naisse quelque chose de juste et de vrai.

Elle nous a permis de voir que derrière le phénomène de mode et les personnalités narcissiques de certaines personnes tatoueuses, se cachait une communauté empreinte de sensibilité, d'empathie et d'éthique. Capitaine Plume nous murmure radicalement l'importance de revenir au cœur du geste du tatouage, à son mystère, plus qu'à son succès actuel et à la célébrité des tatoueur·euses :

Ce que vous admirez, c'est le tatouage, cet acte irrémédiable et ancestral, cette magie de sorcière, ce rite de passage, cette action que vous faites pour être plus libre. [...] C'est compréhensible de choisir comme référent un humain plutôt qu'une force, c'est plus simple, mais ce n'est pas juste et surtout ça ne construit rien de bon. (L'humilité du marteau, Capitaine Plume- A/Encre)

Notre intention est bien de tenter d'approcher l'essence transformatrice du tatouage, comme pratique autant que symbole. Car aucun des récits traditionnels, aucune des personnes que nous avons interviewées n'a fait l'éloge d'une démonstration narcissique. Ce dont nous avons été dépositaire se rapproche plus de ce rite de passage ou de l'action émancipatrice dont parle Capitaine Plume. Nous allons donc étudier en quoi et comment l'encrage est devenu pour plusieurs personnes et communautés minorisées, un acte de réappropriation identitaire et une reprise de pouvoir sur leurs narratifs réduits au silence. Quel est véritablement le potentiel d'empuancement de cette parole d'encre vivant à fleur de peau ?

Pour ce faire, nous allons dans un premier temps situer le rôle du tatouage historiquement et de façon transculturelle. Puis nous tournerons notre regard sur l'aspect singulier du support de ce langage : la peau et donc le corps. Tout cela nous permettra de laisser émerger une vision critique sur la reprise de pouvoir et les différentes fonctions que portait et porte encore parfois, la pratique du tatouage. Le cheminement de notre pensée est né de nos lectures, mais aussi, et surtout, de la succession de ces témoignages de miracles humains et de tendresse flamboyante qui traversent ces rituels d'encrage et de renaissance. Nous voulons ainsi retracer notre voyage singulier au cœur du mystère de cet art dont l'origine se perd dans les débuts de l'histoire humaine, et qui, à l'instar des arts de la parole, se retrouve en divers lieux de la planète. Universelle et très singulière, nous allons voir en quoi et comment cette pratique peut catalyser une reprise de pouvoir sur le corps et le narratif, ainsi qu'humblement, participer à transformer le monde pour en faire un lieu plus inclusif.

# 1. L'art du tatouage

## 1.1 Le tatouage à travers le temps : du sacré au criminel

Inscrit au plus intime de la personne, sur sa peau, le tatouage fait appel au corps pour transmettre son langage. Le tatouage s'écrit sur le corps lui-même, le transformant en livre ouvert sur ces images mouvantes, vivantes, où s'ancre la mémoire d'une vie unique. Le tatouage ne désigne pas seulement une praxis, mais aussi l'œuvre en elle-même. C'est à cette œuvre et cette praxis que nous nous intéressons, comme langage historiquement situé et actuellement très mobilisé. C'est en ces termes que Clémence Mesnier<sup>2</sup> évoque le rapport entre corps et tatouage :

Les images sur lesquelles nous allons nous pencher sont celles des tatouages qui incarnent le langage, font disparaître le corps-médium en focalisant l'attention sur eux et transforment le corps en archive. La mémoire l'imprime sur la peau, traduisant un vécu, des expériences, des marques. (2017, p.185)

Le désir de trace que contient le tatouage est aussi ancien que la création de l'écriture. Le tatouage est millénaire. Des squelettes de femmes et d'hommes tatoués âgés d'environ 5000 ans ont été retrouvés en Égypte. Des traces préhistoriques de tatouages ont été retrouvées sur les cinq continents (Blakemore<sup>3</sup>, 2023). En 1891, des momies égyptiennes datant d'environ 2000 ans avant notre ère ont été trouvées avec des traces de tatouage, ainsi que des statuettes placées dans les tombes qui portaient des motifs de tatouages. Cet art existait donc dans cette civilisation porteuse notamment de l'invention de l'écriture. En 2014, c'est une momie de femme de plus de 3300 ans qui a été découverte à Deir el-Medineh, couverte de dessins noirs bleutés. Ces tatouages étaient figuratifs, et non plus seulement géométriques comme ceux trouvés précédemment, représentant par exemple des babouins, des cobras, des fleurs de lotus. La présence de l'œil d'Horus en divers endroits du corps montre un aspect du tatouage qui est reconnu dans plusieurs traditions : celui de protection, de talisman magique ou spirituel (Mesnier, 2023).

De tels motifs animaliers sont retrouvés sur les corps momifiés par le froid d'un couple de l'Altai. Des cerfs, des animaux hybrides sont tracés sur leurs corps. Les peuples chasseurs et animistes, tels que les Inuits et d'autres premières nations en Amérique du Nord, arboraient traditionnellement de tels tatouages animaliers supposant un lien fort avec l'esprit de l'ani-

2 Clémence Mesnier. (2017). L'introjection du langage à même la peau. Revue Linguaték, numéro 1-2 Corps et Langage. Sous la direction de Doina Mihaela Popa, Daniela Lucia Ene. p.184-189.

3 Erin Blackmore (2023). Le mystère des momies tatouées. Revue National géographique [en ligne](#). Consulté en aout 2024.

mal tatoué. Dans certains cas, c'est un hommage à l'animal chassé dont la vie du clan dépend. Cet aspect du lien inter-espèce dans un contexte de chasse est encore actuel, bien que très différemment, car nous l'avons découvert dans le récit de cette tatoueuse québécoise qui explique :

J'ai parfois des clientes qui veulent des jambes entières, souvent sur le thème de la faune. Ce sont des chasseuses de perdrix, d'original, des pêcheuses de saumon, etc. Elles se sentent en connexion avec l'animal qu'elles chassent ou pêchent et en l'encrent, il y a quelque chose de l'ordre du lien, de l'empuissancement qui se dégage. Ces séances-là, elles prennent du temps. Il y en a plusieurs et un lien fort se crée avec ces femmes. (Collectage, 2023 – A/Encre)

On retrouve ici une fonction spirituelle et pragmatique, puisque l'art du tatouage devient un lien inter-espèce puissant autant qu'une voie pour faire le pont avec le monde des morts et des vivants, soutenant une pratique respectueuse de la vie de la chasse. La tatoueuse se retrouve porteuse d'un rôle de créatrice de liens puissants.

En continuant notre exploration préhistorique, nous devons souligner la singularité du chasseur Ötzi, retrouvé dans un glacier entre l'Italie et l'Autriche. Cet ancêtre européen ayant vécu environ 3200 ans avant notre ère portait sur sa peau, préservée par le gel, des traces tégumentaires. Pour les scientifiques, *"il ne fait aucun doute que ces motifs géométriques ont volontairement été tatoués par insertion de poudre et de charbon à l'intérieur de petites incisions pratiquées dans la chair"*, explique Clémence Mesnier (2023, p.22). Des symboles géométriques étaient encrés sur des articulations qui ont été montrées comme porteuses de lésions arthrosiques et *"pour Albert Zink, généticien et directeur de l'institut des momies et de l'homme des glaces de l'Académie européenne de Bolzano, lignes, croix, et points ponctuent les zones du corps rendues sensibles par la maladie, à la façon d'une forme primaire d'acupuncture ou d'un rituel magique contre la douleur"* (Mesnier, 2023, p.23). C'est la vertu guérisseuse du tatouage qui apparaît ici, non plus seulement magique, mais aussi physiologique. Cette pratique d'encrage parfois mélangée à un savoir d'herboristerie (les pigments venant de plantes aux vertus soignantes), se retrouve dans plusieurs cultures usant de cet art de manière traditionnelle, notamment en Asie. Que ce soit pour prendre soin du corps, pour prévenir des maladies ou des envoûtements, pour retisser un lien entre l'âme et le corps, le geste du tatouage, depuis longtemps et à travers le monde, a été considéré non pas comme un acte infamant, mais comme une action de soin. Pour Laurent Martin<sup>4</sup>, l'universalité de cette pratique ne fait pas de doute, et ce depuis longtemps, car déjà Charles Darwin le soulignait, comme nous en informe cet auteur :

4 Laurent Martin. (2016). Tatouages et tabous. Revue Société & Représentations, 2016/2, n°42, p. 201.

« On ne saurait nommer un seul grand pays compris entre les régions polaires au nord et la Nouvelle-Zélande au midi où les peuples indigènes ne se tatouent pas », écrit Charles Darwin en 1891. En réalité, cette pratique est encore plus universelle que ne le pensait le grand naturaliste : la gravure et la peinture sur peau se trouvent attestées dans l'histoire et même la préhistoire les plus reculées, de même que chez tous les peuples d'Europe, et non seulement parmi ceux « découverts » à la faveur des grandes explorations des XVIe et XVIIe siècles puis des expéditions scientifiques des XVIIIe et XIXe siècles. Il est frappant, pourtant, de constater la mauvaise réputation d'une pratique aussi ancienne et répandue. (2016, p.201)

La découverte d'Ötzi est une trace d'héritage du tatouage sur le continent européen qu'il nous plaît à partager ici pour défaire à sa racine le stéréotype issu d'années de colonisation des territoires, mais aussi des esprits, qui a fait du tatouage, tout comme des arts de l'oralité, une des "preuves" de l'infériorité de certains peuples dans la perspective évolutionniste, civilisationniste, religieuse et raciste née dans l'Europe impérialiste et chrétienne.

L'histoire nous montre que c'est en Europe, puis plus largement en Occident, qu'apparaît le tatouage punitif et infamant. Avec le tatouage des esclaves dans les empires grecs, romains puis beaucoup plus tard, dans les colonies, cette pratique est devenue une manière de dépasser les personnes non plus seulement de leurs territoires, de leurs cultures, mais aussi de leur propre corps, et donc de leur humanité. Depuis la fleur de lys ou le nom du maître incrusté sous la peau des esclaves qui tentèrent de s'enfuir dans les colonies françaises aux tatouages des personnes déportées à Auschwitz, le processus de déshumanisation atteint son apogée dans cette pratique qui affirme que, jusque dans son propre corps, la personne ne s'appartient plus, qu'elle est considérée comme n'étant rien de plus qu'un matricule ou un "objet-meuble" (Code noir).

Par ailleurs, en Europe jusqu'au début du XXe siècle, il était fréquent de tatouer les prisonniers pour discerner les criminels du reste de la population. Ancêtre des empreintes digitales, l'encrage interdit par les religions monothéistes devient ainsi le signe d'une marginalité déviante. La douleur associée au geste du tatouage, mais plus encore sa valeur symbolique en fait un objet de violence, de punition et d'infamie dans cet Occident qui s'autodéfinissait pourtant comme lieu de la "civilisation" éclairée depuis le siècle des Lumières.

Lorsque les criminels à travers le monde (notamment au Japon, en Russie, aux Etats-Unis et en Europe) s'en sont emparés pour en faire un acte de valorisation, de biographisation de leurs actions ou de ritualisation des étapes d'évolutions dans les sphères mafieuses au vingtième siècle, nous commençons à assister à la réappropriation du tatouage infamant pour

créer un renforcement identitaire. N'est-ce pas une telle reprise de pouvoir sur l'objet de punition et d'objectivation que nous retrouvons dans les mouvements militants qui ont lieu dans plusieurs cultures minoritaires où la tradition culturelle du tatouage a été interdite durant la colonisation ?

## 1.2 Le tatouage : entre résistance et guérison

*I know why I tattoo, I tattoo so that I can feel alive, I can be connected, I can be part of something, I tattoo because it makes me re-member. I remember who I am, I am re-membered to my mother's ancestral communities. I remember my responsibilities. Dion Kaszas, artiste-tatoueur Nlaka'pamux<sup>5</sup>*

À travers cet aperçu rapide du tatouage dans l'histoire et la préhistoire, nous pouvons esquisser un portrait des différents rôles que cet art a pu jouer à travers le temps et la planète : rituel sacré, ornement esthétique ou honorifique, talisman ou pratique de protection, art de guérison du corps et de l'âme, outil de punition et d'infamie. Au risque de faire des simplifications, nous tenions à nous appuyer sur ce portrait pour créer une grille de lecture à travers laquelle lire le rapport actuellement entretenu avec cette pratique qui est en pleine résurgence et prend un essor encore jamais connu, du moins en Occident. En nous ouvrant aux pratiques ancestrales et non occidentales, nous tentons d'ancrer notre réflexion dans un paradigme plus large que la pensée occidentalocentrée. Nous espérons réussir à dépasser une certaine binarité qui réduit le tatouage soit à l'infamie marginalisante, soit à une mode superficielle.

En effet, comme le décrit bien Clémence Mesnier depuis les années 1990, nous observons "un mouvement de démocratisation de cette pratique sur laquelle un regard contempteur était porté jusqu'alors" (2023, p.145). Ce faisant, le phénomène de revendication ou de réappropriation des pratiques de tatouages qui a eu lieu dans le milieu criminel, mais aussi dans le monde des marins, est en train de se répandre dans les sphères des milieux minorisés.

Ainsi, au regard des mouvements de réappropriation culturelle qui émergent aux quatre coins de la planète, il semble nécessaire d'envisager que le tatouage puisse être plus qu'un simple acte esthétique ou une rébellion adolescente. Si la jeune génération semble plus ouverte à se faire tatouer "juste pour le plaisir", il est notable que, dans certaines régions du

<sup>5</sup> Dione Kaszas (2018). *Embodying the past in the present for the future: practicing, supporting and highlighting Indigenous tattoo revivals through Indigenous and creative research methodologies* (Doctoral dissertation, University of British Columbia).



monde où la colonisation a fait rage et marque encore les vies quotidiennes, institutionnelles et culturelles d'injustices sociales, cette même génération s'en empare pour revendiquer une reprise de pouvoir sur leur identité culturelle. C'est notamment le cas dans les communautés autochtones de Polynésie ou chez les Premières Nations d'Amérique du Nord.

L'interdit de tatouage a été, dans plusieurs espaces culturels, une des voies pour imposer l'assimilation des populations autochtones dans des contextes de colonisation ou de domination culturelle, économique et territoriale. En effet, tout comme la tradition orale, le tatouage faisait partie des voies de transmission de l'histoire et du savoir, en plus d'être un espace ritualisant les étapes importantes de la vie (Mesnier, 2023). Mais sous l'influence des missionnaires, en Amérique, en Afrique, en Asie comme en Polynésie, l'encrage a été jugé comme « barbare » voire complètement interdit. Cela en fait aujourd'hui un objet propre à signaler la violence coloniale autant qu'une pratique pour laquelle lutter (comme la langue ou la transmission des arts oraux ou artisanaux) en vue de survivre au génocide culturel et de valoriser les savoirs de ces communautés culturellement blessées. En Polynésie, il y a eu, par exemple, un passage de l'interdit à la patrimonialisation de l'encrage, comme le décrit bien Sébastien Galliot<sup>6</sup> à propos du tatouage rituel Samoan :

Son statut a progressivement glissé d'une « coutume sauvage » (associée aux conflits inter-claniques, à certains cultes païens et cérémonies jugés « obscènes ») à celui de trésor culturel (measinā) et de patrimoine national." (2015, p.131)

En Amérique du Nord, et notamment au Canada, la revitalisation des tatouages traditionnels (pratiques et symboles) est, selon Jade Brais-Dussault<sup>7</sup> (2020), un levier socioculturel et politique inclus dans un mouvement plus vaste de résurgence culturelle autochtone pour reprendre le terme de penseurs autochtones tels que Jeff Corntassel (2018)<sup>8</sup> ou Glen Coulthard<sup>9</sup> (2021). L'artiste-tatoueur de la nation Nlaka'pamux, Dione Kaszas explique que *"la perpétuation du tatouage est bénéfique pour sa communauté, car elle contribue à sa guérison qui, à son tour, va mener à la souveraineté autochtone. Il ajoute qu'il tatoue des autochtones afin de révéler et de réaffirmer leur identité."* (Cité dans Brais-Dussault, 2020, p.4). Jade Brais-Dussault parle alors du sentiment d'unification et d'empuissancement au sein des peuples autochtones canadiens. Après avoir été "fichés", identifiés (et exclus) par des matrices, suivant les règles de la "Loi sur les Indiens" encore effectives au Canada, des membres

6 Sébastien Galliot. (2015). Marque de l'échange et échange de la marque. Essai de biographie culturelle appliquée au tatouage samoan, Cahier du CAP, n°2, Modèles et modalités de la transmission culturelle. Les Cahiers du CAP - Créations Arts Patrimoine.

7 Brais-Dussault, Jade (2020). Art du tatouage autochtone contemporain au Canada: empuissancement, résurgence culturelle et affirmation identitaire.

8 Jeff Corntassel et Jacquelin Quinless (2018). Responsive Research in an Era of Reconciliation.

9 Glen Sean Coulthard (2021). Peau rouge, masques blancs : contre la politique coloniale de la reconnaissance. Lux éditeur.

des Premières Nations de tout âge trouvent une nouvelle manière de s'identifier, avec dignité et fierté, grâce à la rencontre du tatouage traditionnel et contemporain. Jade Brais-Dussault affirme que *"le tatouage est une arme. Une arme silencieuse, mais visible. Il nous re-visibilise au sein de la société canadienne et nous y réhumanise, justifiant ainsi la réclamation de nos droits"* (2020, p.34). Le tatouage autochtone permet la sortie d'une invisibilisation et d'une déshumanisation résultant de la colonialité (néo-colonialisme et vision coloniale introjectée dans l'ensemble de nos sociétés modernes) du pouvoir, des savoirs et des êtres.

Traditionnellement et à travers le monde non occidental, le tatouage était intégré à une spiritualité animiste insistant sur l'interdépendance entre tous les êtres vivants. L'anthropologue Alfred Gell<sup>10</sup> (1998) considère le tatouage en Polynésie comme un agent social et personnel, qui comme toute forme d'art rituel, influençait non seulement la vie de la personne tatouée, mais aussi celle de la communauté. C'est en faisant le lien avec cette fonction ancestrale que les Premières Nations au Canada, aux États-Unis comme en Polynésie s'emparent de l'encrage dans l'espoir de retrouver du pouvoir sur leur identité autochtone. La persistance dans le temps du tatouage a été une résistance silencieuse de leurs cultures tandis que les missionnaires et les colons instituaient l'assimilation des personnes autochtones au régime et au mode de vie colonial. Comme l'explique Jade Brais-Dussault :

Alors qu'on nous enlevait nos cultures et que les missionnaires chrétiens présentaient nos tatouages comme honteux, ces œuvres ont rarement pu être retirées du corps de nos ancêtres. Même après la mort, les tatouages persistent dans la peau et sa durée de conservation varie selon celle du corps. (2020, p.68)

Isaac Murdoch, chanteur et conteur anichinabé, a inscrit sur sa peau les oiseaux-tonnerre issus d'un conte traditionnel que lui a transmis son père. Pour lui, la permanence du tatouage sous l'épiderme en fait *"un symbole de force et d'intégrité"*<sup>11</sup> et marque la transmission vers les générations suivantes. La durabilité de l'encrage en a fait un trait d'union entre les dernières générations, porteuses des savoirs et symboles traditionnels, et les nouvelles générations désireuses d'un réveil culturel. Le tatouage a pu ainsi jouer le rôle de tissage intergénérationnel décolonial, de pont entre les mondes et les époques, entre l'agonie d'une culture et sa potentielle résurrection.

Une fonction qui n'est pas sans rappeler le rôle de passeur entre la vie et la mort que jouait le rituel du tatouage chez de nombreuses communautés de Premières Nations nord-amé-

10 Alfred Gell (1993). *Wrapping in images: tattooing in Polynesia*. Oxford University Press.

11 "Perpétuer l'art du tatouage traditionnel presque effacé par la colonisation". Article publié le 30 avril 2022. Radiocanada, espaces autochtones.

<https://ici.radio-canada.ca/espaces-autochtones/1880087/perpetuer-art-tatouage-traditionnel-unuit-moko-tunniit>

ricaines. En effet, chez certaines de ces communautés, le port du tatouage était nécessaire pour que les morts reconnaissent un membre de leur famille au moment de son décès. L'histoire d'Olive Oatman, première femme blanche tatouée des États-Unis, nous rappelle cette pratique. Alors qu'elle vivait avec la tribu Pipa a'ha macave (Mohave), elle traverse ce rituel qui vise à tatouer le menton et les mains :

Ce tatouage, c'est comme un passeport. Grâce à lui, on a l'assurance de retrouver ses ancêtres, et ça même s'ils sont distraits ou lointains, c'est la garantie d'une belle vie après la vie. Sans lui, le risque est grand d'échouer dans un trou à rats dans le désert plutôt qu'au pays des morts. (Olive Oatman - A/Encre)

Le tatouage était alors un signe d'appartenance gardant le lien avec les ancêtres, et donc le fil de la mémoire, et sécurisant l'ultime passage de la mort. Comme nous le verrons plus loin, c'est une pratique rituelle. Aujourd'hui, l'encrage n'est-il pas ce rituel inversé qui vise à faire passer de l'oubli (ou de la mort) au grand jour, la vie de diverses cultures autochtones et l'appartenance assumée de ces membres ? C'est ce que semblent vivre ces femmes inuites qui, dans le Grand Nord, se réapproprient l'art du tatouage facial trop longtemps banni par les instances religieuses anglicanes et catholiques pour retisser un lien avec leurs ancêtres.

Traditionnellement, le *tunniit* est une forme de tatouage permettant de transmettre des informations sur la vie, le statut, les intérêts d'une femme. Reliées intimement aux mythes et à leur cosmogonie, certaines se faisaient encre les doigts en hommage à la déesse Sedna, d'autres marquaient leurs cuisses pour signaler leurs maternités. Une artiste inuk Hovak Johnston, formée à la technique du *hand poke* auprès d'une des dernières aînées Inuk tatoueuse et tatouée, se déplace maintenant dans les communautés du Nunavut pour transmettre cet art sur le point de disparaître. Dans les grandes villes comme Montréal ou Ottawa, où se retrouvent un grand nombre d'Inuit déraciné-es, le tatouage traditionnel se répand aussi chez les jeunes femmes. "*Mes tatouages me donnent un sentiment de puissance*", explique la tatoueuse Zorga Qaunaq<sup>12</sup>. Cette artiste tatoueuse parle de la vocation thérapeutique de ces pratiques qui semblent aider ces femmes non seulement à dépasser l'invisibilisation de leur culture, mais aussi à guérir de l'impuissance et des traumatismes liés au racisme systémique et aux violences sexistes qu'elles subissent encore aujourd'hui.

L'artiste inuk Aedan Corey s'est faite tatouer sur le menton les motifs que portait son arrière-arrière-grand-mère. Comme elle l'explique : "*Dans la culture inuite, on raconte qu'une partie des personnes dont on garde le nom reste en nous. J'ai donc pensé qu'il serait approprié*

12 "La renaissance des tatouages faciaux chez les femmes inuit", article publié le 19 octobre 2022 sur le site de radiocanada, espaces autochtones. <https://ici.radio-canada.ca/espaces-autochtones/1925876/inuit-autochtones-tatouage-tradition-culture>

de me faire faire le même tatouage que portait mon ancêtre." 13 Chez les Maoris, en Nouvelle-Zélande, le Moko (tatouage maori sur le corps ou le visage) est aussi un lien avec les ancêtres. Chez les femmes, le Kauae Moko (tatouage au menton) marque le lien aux ancêtres femmes, dont les portraits ou photos, le visage tatoué, ornent souvent les maisons :

Moko est une gravure, sur le corps maori, qui représente l'histoire et les engagements, la loyauté et les liens de parenté. Moko est ancré dans le présent, mais il défie le temps lui-même en véhiculant l'esthétique et les valeurs ancestrales dans la conscience de ceux à naître. (Te Awekotuku Ngahuia et Linda Waimarie Nikora<sup>14</sup>, 2010, p.100)

La reprise de ces pratiques dans une visée de reconnexion autant que de réappropriation de soi, de ses ancêtres et de ses traditions est intéressante, car elle croise une émancipation croisée face au racisme, à la colonisation et aux oppressions sexistes. Comme ces tatouages inuit ou maoris sont traditionnellement féminins, ils sont aujourd'hui un chemin d'affirmation privilégiée pour les jeunes femmes. Cette pratique de reprise de pouvoir à l'intersection des oppressions existe aussi dans le Maghreb ou en Europe, chez les descendants d'immigrant-es berbères.

Témoignant de cette quête de retisser le fil d'une mémoire intime et collective, la tatoueuse tunisienne Manel Mahdouani raconte que *"beaucoup de mes clientes m'envoient le tatouage de leur grand-mère pour refaire le même"*<sup>15</sup>. Les Imazighen (ou Berbères) possédaient eux aussi une tradition du tatouage qui avait pour fonction d'écarter le mauvais œil, de soigner les maladies. Porté principalement chez les femmes, l'encrage facial a longtemps été perçu comme un signe de beauté et un rituel protégeant la vertu : *"On disait d'une femme non tatouée qu'elle ressemblait à un homme"*,<sup>16</sup> raconte une vieille femme du Sahel, au visage tracé de symboles bleus, dans le documentaire de Myriam Bou-Saha. Que ce soit au Maroc, en Algérie ou en Tunisie, le tatouage berbère a lentement disparu notamment à cause de l'islamisation du Maghreb, qui a rendu cette pratique répréhensible, mais aussi en raison de pratiques politiques assimilatrices. Là-bas, comme ailleurs, la scission entre modernité et tradition a été une manière de faire justifier l'interdiction ou l'effacement de pratiques ancestrales appartenant à des cultures minoritaires comme celle des Imazighen.

Mais cela n'empêche pas cette pratique en voie d'extinction de redevenir un attrait pour les

13 "Perpétuer l'art du tatouage traditionnel presque effacé par la colonisation". Article publié le 30 avril 2022. radiocanada, espaces autochtones. <https://ici.radio-canada.ca/espaces-autochtones/1880087/perpetuer-art-tatouage-traditionnel-unuit-moko-tunniit>

14 Te Awekotuku Ngahuia et Linda Waimarie Nikora (2010). Mau Moko, Le monde du tatouage maori, traduction de Marc Orlando, Papeete, Au Vent des Îles Éditions, coll. Culture Pacifique, 272 p.

15 Myriam Bou-Saha (2016). Tunisie, l'art du tatouage berbère [film documentaire]. Arte, Medienkontor et Géo.

16 Myriam Bou-Saha (2016). Tunisie, l'art du tatouage berbère [film documentaire]. Arte, Medienkontor et Géo.

jeunes femmes pour la plus grande joie des aînées qui se font encore parfois insulter pour ce qui était signe de fierté autrefois. L'ancrage des symboles traditionnels chez la jeune génération semble avoir des vertus profondes. Il s'agit pour la plupart des personnes interrogées d'une véritable revendication identitaire qui se mêle ici à une remobilisation des vertus magiques et guérisseuses du tatouage amazigh : " *C'est un remède. (...) Tant que le tatouage est frais, ça n'a pas d'effet. Mais à mesure que le tatouage cicatrise, la blessure guérit aussi*" décrit Fatima, une aînée tatouée originaire de Tatatouine<sup>17</sup>.

Plusieurs jeunes maghrébines et maghrébins descendant-es de l'immigration en Belgique et en France s'emparent elleux-aussi de ces pratiques, pour tenter de retrouver le chemin d'un enracinement identitaire. L'enracinement est-il une voie pour non seulement s'affirmer, mais aussi s'ancrer identitairement ? N'est-ce pas cet enracinement corporellement et culturellement<sup>18</sup> situé qui fait œuvre d'empuissancement, et, comme le témoignent ces femmes, œuvre de guérison, de support de résilience face aux oppressions multiples et aux violences qui en découlent ?

C'est un peu de tout cela que témoignent plusieurs des récits que nous avons pu récolter tout au long de notre voyage dans le mystérieux territoire du tatouage. Mais avant de plonger tout à fait dans ces rencontres, nous voudrions nous arrêter un instant sur l'autre protagoniste de cette histoire : le corps, et plus précisément, la peau. Si c'est sur ce tissu que s'encre le tatouage depuis des millénaires, il doit lui-même avoir quelque chose à nous dire pour mieux nous orienter et comprendre les effets intimes et collectifs du tatouage.

## 1. *La peau : lisière du corps-territoire*

Comme nous l'avons vu, l'art du tatouage qui nous a intéressés n'était pas le tatouage infamant ou superficiel, mais celui qui portait ce potentiel d'embellissement, d'émancipation et de soin entre soi et le monde. Ainsi, à travers le monde, l'encre devient une véritable pratique d'empuissancement pour les personnes autochtones. Cette réappropriation de la culture passe par les corps marqués par des regards, des gestes, des mots discriminants. Ce mouvement est bien celui d'une quête de dignité, de guérison et d'appartenance comme l'explique David Le Breton<sup>19</sup>:

Le tatouage a une valeur identitaire, il dit au cœur même de la chair l'appartenance à un groupe, à un système social, il précise les allégeances religieuses, il humanise à travers une mainmise culturelle dont la valeur redouble celle de la nomination ou de l'appartenance sociale. (2008, p.490)

---

17 Ibid.

18 Par le terme "culturellement" nous souhaitons évoquer non seulement les identifications liées aux cultures nationales ou ethnoculturelles mais aussi celles associées aux cultures de genre, de classe, de racialisation et de tout autre groupe auxquelles les personnes elles-mêmes s'identifient.

19 David Le Breton (2002). Signes d'identité. Tatouages, piercings et autres marques corporelles. Métailié.

Ce processus d'humanisation des corps déshumanisés, discriminés, blessés, transparait dans plusieurs des récits que nous avons relevés. Par exemple, cette jeune femme québécoise qui racontait doucement, en montrant sur la peau de sa cheville tatouée une part importante d'elle-même qui avait été jugée à l'aune du racisme et qu'elle recommençait à assumer (*La mémoire de l'éléphant – A/Encre*). Ses parents, nés au Laos, l'ont élevée dans un milieu croisant leurs croyances traditionnelles et la vie québécoise moderne à laquelle elle s'est tout à fait identifiée. Face aux insultes, enfant déjà, elle s'était coupée de son héritage asiatique. Devenue adulte, en quête de cette part d'elle-même, elle s'est fait tatouer un éléphant sur sa cheville, symbole du Lang Xang (Laos), le "pays des millions d'éléphants". À la suite de cet encrage, elle a trouvé le courage d'aller visiter ce territoire dont son visage portait les traits, mais sur lequel elle n'avait jamais posé le pied, retour vers l'inconnu exigeant des deuxièmes générations. Plus tard, elle se fera tatouer un phare symbolisant le fleuve Saint Laurent. Elle se sent ainsi complète dans son identité et nous dit que ses tatouages sont comme des passeports graphiques, des balises vers elle-même qui la sortent d'une dichotomie délétère entre ses identités.

C'est pour la couleur de sa peau que la société dans laquelle elle est née l'a rejetée ou discriminée. C'est par le chemin de cette même peau qu'elle convoque son droit à se définir elle-même. À la fin de notre rencontre avec elle, la jeune femme québécoise et laotienne nous a confié : "*mon corps est devenu la route de mes territoires*". Face à l'invisibilité et à l'hypervisibilité sociale qu'engendre le racisme, la reprise de pouvoir offerte par le tatouage est d'autant plus significative qu'elle se fait sur le tapis de cette peau racialisée. S'appuyant sur la pensée de Frantz Fanon, la philosophe Hourya Bentouhami<sup>20</sup> nous montre que les personnes dont la couleur de peau est non blanche éprouvent des paralysies voire des dispersions psychiques sous les regards et les attitudes des autres, dans une société à dominance blanche. L'autrice évoque « *l'ordre chromatique des épidermes qui régleme les apparitions en public, les déplacements, les positionnements du corps et qui bouleverse, par-là, en fonction de la couleur de peau, l'expérience que l'on fait de notre corps propre* » (2014, p.37). Ce que Frantz Fanon<sup>21</sup> explicite comme tel :

Dans le monde blanc, la personne de couleur rencontre des difficultés dans l'élaboration de son schéma corporel. La connaissance du corps est une activité uniquement négatrice. C'est une connaissance en troisième personne. Tout autour du corps règne une atmosphère d'incertitude certaine. (Frantz Fanon, *Peau noire, masques blancs*, p.89)

20 Hourya Bentouhami. (2014). L'emprise du corps: Fanon à l'aune de la phénoménologie de Merleau-Ponty. Cahiers philosophiques, (3), p.37

21 Frantz Fanon (1952). *Peau noire, masques blancs*. Seuil.

Face à cette incertitude de soi, corporellement et identitairement vécue à même la peau, la pratique de l'encrage semble avoir de véritables vertus d'ancrage positif. La douleur ponctuelle de l'acte de tatouage et la beauté permanente de l'œuvre choisie renversent potentiellement la douleur continue d'être soi quand la honte et la discrimination infiltrent la conscience de soi.

Pour Mélodie Marull<sup>22</sup> qui a interrogé la praxis tatoueur·euses queer hors des circuits conventionnels, *"le tatouage permet de se soustraire à une régulation des corps et de s'extraire en partie de leur normalisation"* (2022, p.137). Passeport pour s'extraire des hétéronomies sociales, en habitant les contours du corps, le tatouage n'est-il pas devenu une manière de réinscrire la perception de soi dans l'espace social et de rendre visibles ses "noms" symboliques, comme autant d'identités choisies, dans un processus d'autonomie incarnée ? La peau est notre organe d'intégrité. Elle définit nos contours et forme une frontière entre l'intérieur et l'extérieur du corps, et donc de soi. Se dire à même la chair semble être une voie privilégiée pour reprendre possession de sa voix singulière tout en s'insérant autrement dans la société excluante.

Rendre visible aux autres le rapport à soi, vécu ou souhaité, convoque une nouvelle manière d'être et d'exister dans le monde. Le derme devient le livre ouvert de notre âme sur la surface de notre corps, et donc aux yeux des autres. En fonction de sa localisation sur le corps, il est un discours qui peut être adressé à un large public ou seulement aux proches. Néanmoins, le dévoilement de la peau reste très variable et le désir de discrétion qui pouvait être présent pour les premiers tatouages se réduit considérablement avec la démocratisation de ceux-ci, comme nous ont témoigné plusieurs personnes. Comme ce poète et éditeur qui raconte qu'il a fait ses premiers tatouages hauts sur son bras, parce qu'il avait peur d'être jugé en tant que personne tatouée et que les portes des bureaux ne se referment pour lui (*Rideau – A/Encrer*). Finalement, il n'a jamais travaillé pour une entreprise autre que la sienne. Par ailleurs, la cravate et le tatouage coexistent facilement aujourd'hui. Ce qui n'était pas le cas au début du XXe siècle, alors que les marins se faisaient tatouer sur l'ensemble des parties de leur corps non visibles lorsqu'ils étaient habillés en chemise longues et pantalons. Ceux-ci devenaient des personnes totalement différentes lorsque leurs vêtements étaient retirés<sup>23</sup>.

Dans notre recherche, nous avons essentiellement rencontré des personnes qui tendent à se dévoiler, désireuses d'être elles-mêmes partout et en tout temps. Comme cette femme qui arbore fièrement des tatouages à même la peau de son thorax, sur le haut de sa poitrine. Alors qu'elle était si complexée de son corps auparavant, elle nous explique que chaque

---

22 Mélodie Marull (2022). D'autres lignes. Une vue du tatouage en dehors des circuits conventionnels. *La Peulogie - Revue de sciences sociales et humaines sur les peaux, Tatouage éthique et inclusif : la peau comme marqueuse politique*, 8, p.137

23 Jérôme Pierrat et Eric Guillon (2018). *Marins tatoués, portraits de marins 1890-1940*. La Manufacture de livres.



tatouage est une victoire. Ils lui indiquent que la honte et la peur du regard des autres se réduisent. Comme trop de femmes, elle souffrait d'un écart entre l'image qu'elle avait d'elle-même et la beauté qu'elle incarne naturellement (Chollet, 2012)<sup>24</sup>. Une femme qui se définit comme une lesbienne butch interviewée par Mélanie Raull<sup>25</sup>, a commencé sa pratique d'auto-tatouage pour répondre elle aussi à un rapport complexé et distordu à son corps. Pour cette dernière, la pratique de l'auto-tatouage est « *libérateur et politique* » :

Avoir un corps de femme implique (malheureusement !) une certaine aliénation : sociale, culturelle, esthétique... En le tatouant, et surtout en le tatouant en partie moi-même, j'ai le sentiment de le reprendre en main. Exister dans ce corps auto-tatoué, ça revient un peu à dire : je reprends ce que vous essayez de m'enlever, je suis ici chez moi, je gribouillerai sur les murs si je veux. (V., entretien de Mélanie Raull, 2022, p.143)

Nous retrouvons ici, la possibilité qu'offre l'encrage de recréer les frontières de son territoire identitaire, de se sentir "chez soi" en soi, dans ses corps déposés et objectivés par des regards, des paroles ou des gestes de violences privés ou/et publiques. La perte du pouvoir et la distorsion du rapport à son corps sont des réalités communes aux personnes qui subissent des violences systémiques telles que le racisme, le sexisme ou l'homophobie. Dès lors, le tatouage se transforme en un geste d'apprivoisement de soi, de recréation de sa beauté unique et de renforcement de son droit à apparaître tel qu'ils sont, en toute sécurité, dans une société hantée par le spectre des discriminations plurielles. Car selon Valérie Roll<sup>26</sup> les corps « *s'apparentent à des sortes de palimpsestes où diverses relations de pouvoir, comme liées au genre, apparaissent en filigrane en même temps qu'elles sont inlassablement réactualisées* » (2012, 91).

Les lieux d'où provient le tatouage furent, ou sont encore, des sociétés animistes. Jade Brais-Dussault explique que, dans cette perspective, le rapport au corps est totalement différent de celui vécu en Occident où domine la rupture entre nature et culture, en soi, et les autres (humains et non humains) :

Dans cette optique, le corps est perçu comme une continuité du territoire. D'abord, c'est un lieu mouvant où l'on se construit. À travers notre corps, nous vivons, nous expérimentons et nous apprenons. Comme la Terre, il faut en prendre soin afin de vivre en équilibre. C'est une enveloppe mouvante habitée par des énergies. Celle-ci

24 Mona Chollet (2012). Beauté fatale. Les nouveaux visages de l'aliénation féminine. Zones.

25 Mélanie Raull (2022). D'autres lignes. Une vue du tatouage en dehors des circuits conventionnels. La Peulogie - Revue de sciences sociales et humaines sur les peaux, Tatouage éthique et inclusif : la peau comme marqueuse politique, 8.

26 Valérie Rolle (2012). L'encrage du genre : Le rôle des professionnel-le-s du tatouage dans le façonnage des corps genrés, Nouvelles Questions Féministes, 31/2, p.89-101.



influence et reflète notre identité. Le corps étant une extension du territoire, en se le réappropriant, on se réapproprie nos terres sacrées. (2020, p.98)

On voit ici apparaître un prolongement entre la réappropriation de son corps et celui de son territoire pour ces peuples colonisés, racisés et exclus des terres où ont vécu leurs ancêtres. Le tatouage est alors perçu comme voie de réappropriation de ce corps-territoire. Est-ce si différent pour les femmes, les personnes membres de la communauté LGBTQAI2+ ou les personnes porteuses de handicaps, exclues de leur propre corps par les violences subies et les regards objectivants posés sur elleux ? L'une des particularités qui unissent les différentes communautés discriminées, c'est que le corps devient l'objet des discriminations et non plus le lieu de l'épanouissement. Comme l'écrit à nouveau Jade Brais-Dussault, "*en nous réappropriant notre corps, nous pouvons mettre fin à la possession et au contrôle qu'en fait autrui*" (2020, p.98). Et si, en nous inspirant du processus de réappropriation des personnes autochtones décrit ci-dessus, nous envisageons la pratique du tatouage comme une reprise de dialogue avec soi et de repossession des corps marginalisés et violentés intimement et socialement.

Le tatouage orne la peau, cet organe qui nous fait apparaître aux yeux du monde et qui participe sensoriellement à construire le sentiment de soi, de sa position dans le monde comme l'ont montré les phénoménologues depuis Maurice Merleau-Ponty<sup>27</sup>. La peau est le tracé de soi, car elle situe à la fois l'en-dedans et l'en-dehors de soi. Car avec ses qualités sensorielles, elle nous permet non seulement de sentir le contact du monde, mais aussi de pouvoir nous y situer. Elle contient toutes les parties de ce que nous sommes physiquement. Elle exprime une identité, un visage, une texture unique. En pénétrant les couches profondes du derme, le tatouage se saisit d'un grand terrain de communication entre l'intériorité individuelle et l'imaginaire social comme le décrit Michel Foucault<sup>28</sup> :

Le masque, le tatouage, le fard placent le corps dans un autre espace, ils le font entrer dans un lieu qui n'a pas de lieu directement dans le monde, ils font de ce corps un fragment d'espace imaginaire qui va communiquer avec l'univers des divinités ou avec l'univers d'autrui." (2019, p.15)

La peau est notre lieu de contact et de délimitation dans la relation à l'autre : elle sépare donc autant qu'elle relie. C'est donc un organe parfait pour y déposer une parole dessinée ou écrite qui soit capable de révéler la personne au monde. Inscrit sur la peau — cette lisière de l'être — qu'est-ce que le tatouage raconte à travers ses langages symboliques, figurés, écrits ? Dans le silence de la peau, la personne s'exprime, parfois même semble hurler de tout son

27 Maurice Merleau-Ponty (1945). Phénoménologie de la perception. Gallimard.

28 Michel Foucault (2009). Le corps utopique, les hétérotopies, nouvelles Editions Lignes.

corps, pour partager ce qui lui importe, ce qui la fonde.

À l'intérieur de ce territoire épidermique unifiant, les géographies anatomiques élues pour un tatouage racontent elles aussi une histoire. Qu'il soit situé en bas de la cheville, sur tout le dos, sur le thorax, en bas du ventre ou sur le front, le degré de douleur varie et la visibilité du tatouage change, marquant ainsi un engagement variable dans l'acte d'apparition. Le choix peut être esthétique, pudique ou symbolique. Chaque zone du corps est porteuse d'un sens associé à une véritable sémantique du corps et à une performance de l'expression de soi.

S'il permet de transformer la perception, l'image de soi, le tatouage peut réciproquement transformer le regard porté par la société sur les personnes minorisées. Réduites au silence, leurs tatouages disent ou crient leur droit à l'existence et à la liberté d'être. Lorsque cette peau est blessée, c'est notre intégrité physique et psychique qui est atteinte. Les agressions, les coups, les accidents, les regards déviants laissent une trace, une pesanteur sur la peau et l'identité de la personne. Nous avons été très émues d'entendre le récit de femmes, de personnes queer et d'hommes qui retrouvaient du pouvoir grâce au tatouage et reformulaient ainsi le récit de leurs parcours pour le partager au monde.

## 2. L'encrage d'une force d'empuissancement

*Tandis qu'il évoque ses souvenirs tattoo, sa voix s'entrecoupe du souffle de la cigarette et son sourire s'entoure d'un voile de fumée. Je me dis qu'il a un peu l'air d'un magicien. Justement, c'est de la magie guérisseuse du tattoo, de rituels et de voyages à travers le temps que l'on va parler, ça tombe bien. (La puissance des mots- A/ Encre)*

Cette recherche nous mène à considérer le tatouage comme une pratique dont peuvent se saisir les personnes et communautés marginalisées pour s'affirmer, s'enraciner identitairement et dans leurs corps. L'encrage participe alors à renouveler à la fois le rapport à la souffrance et à l'intégrité individuelle et collective. Ainsi en est-il de femmes que nous avons rencontrées, victimes de violences genrées, qui recouvrent leurs cicatrices visibles ou invisibles de tatouages ; ou celles qui s'ancrent des tigres, des renardes ou des sirènes pour affirmer leurs personnalités, leurs forces ou leurs féminités. Elles cherchent à retrouver la sensation de leurs contours et la possibilité de décider ce qui s'apposera sur leur peau, et donc sur elles-mêmes.

Dans plusieurs cultures, l'encrage était perçu comme une pratique initiatique libératrice. Ainsi, dans le mythe étiologique maori "*Niwareka*", le tatouage est le lien qui se tisse entre le monde des humains et "le monde du dessous" pour transcender la violence humaine. Dans ce récit mythique, une créature-fée du monde du dessous est victime des regards de la communauté humaine où elle vit, qui nourrissent la violence de son mari qui l'attaque. En guise de rédemption, son mari Mataora descend dans cet autre monde pour retrouver Niwareka, qui s'y est réfugiée à l'issue de la dispute. Là, il rencontre le roi de ce peuple magique qui pratique cet art inconnu, le *Ta Moko*, et lui demande d'en orner son visage. La douleur vécue durant cette opération d'encrage longue et exigeante semble transmuter la violence de Mataora. Quand Niwareka et Mataora décident de retourner dans le monde du dessus, c'est pour transmettre la puissance sacrée du tatouage pour améliorer le sort du monde humain.

En écoutant le récit des femmes et des personnes queer, il nous a semblé retrouver dans leurs tatouages cette force de guérison et d'empuancement qui se dépose sur la peau en même temps que l'encre, et qui participe à soigner les impacts des violences subies. Dompter la douleur qui dure parfois des heures fait partie de l'opération. Par la suite, la cicatrisation demande une grande attention, qui parfois semble participer à cicatriser les plaies non visibles de l'âme. Dans l'histoire d'Olive Oatman mentionnée plus haut, l'étape de la cicatrisation est essentielle. Le tatouage facial qu'elle reçoit est une initiation longue, douloureuse et, en même temps inclusive puisque ce rituel marque son appartenance à la communauté Pipa a'ha macave qui l'a adoptée :

Après plusieurs heures, piqûre après piqûre, de fines lignes bleues ornent son menton, soulignant la structure de son visage. Les jours suivants, Olive ne mange que des choses liquides. La cicatrisation est parfaite. Désormais, elle est reconnaissable comme membre de la tribu, y compris par les ancêtres qu'elle n'a jamais rencontrés. (Olive Oatman- A/Encrer)

Dans leur magnifique ouvrage sur le *Ta moko*, Ngahuia Te Awekotuku<sup>29</sup> et Linda Waimarie Nikora décrivent la force initiatique du tatouage maori en le comparant à la naissance : "*Ta Moko, comme tout accouchement, porte sur le sang qui coule et sur la douleur ; et de la même manière que l'accouchement apporte la vie, Ta Moko apporte la beauté*" (2010, p.76). Au cours des initiations, la douleur est une composante essentielle. Les états extrêmes de douleur visent à éprouver le sentiment d'une mort ou d'un dépouillement symbolique qui mènera à une renaissance identitaire. Selon Julien Bonhomme<sup>30</sup>, le vocabulaire affilié à

29 Te Awekotuku Ngahuia et Linda Waimarie Nikora (2010). *Mau Moko, Le monde du tatouage maori*, traduction de Marc Orlando, Papeete, Au Vent des Îles Éditions, coll. Culture Pacifique, 272 p.

30 Julien Bonhomme (2010). Initiation. Dictionnaire des faits religieux, dirigé par R. Azria & D. Hervieu-Léger. p.541-548

la naissance qui accompagne la description des initiations souligne la transformation profonde, identitaire et spirituelle, que permettent ces rites à travers le monde :

La frontière qui sépare ainsi initiés et profanes est pensée en termes de différence ontologique : l'initiation est censée transformer l'individu en une personne radicalement autre que ce qu'elle était auparavant. Il s'agit d'engendrer une nouvelle identité à travers une série d'opérations rituelles. (Bonhomme, 2010, p.545)

Cette transformation identitaire personnelle s'associe à une nouvelle appartenance au groupe des initié-es. Cela fait écho avec les témoignages de réappropriation culturelle des Premières Nations. Dans le cas des femmes avec qui nous avons dialogué, le tatouage représentait une manière symbolique de tuer la soumission au regard et à la violence sexiste pour renaitre à une liberté de devenir sujets de leurs corps, de leurs expressions. En traversant la douleur de l'encrage, une nouvelle maîtrise de soi semble possible comme le décrit ce témoignage d'une séance d'encrage faite par Jade Brais-Dussault<sup>31</sup> :

J'ouvre la porte (...) Mes émotions se bousculent et se confondent. Angoisse. Joie. Nervosité. Certitude. Il pose le dessin sur mon bras. Je m'assois. Je me couche. Le son de la machine résonne dans mes oreilles. La nervosité est grandissante. « Et si j'avais tort ? » « Et si je le regrettais ? » L'aiguille de la machine pénètre ma peau. L'encre se gorge sous mon épiderme. Une sensation de brûlure envahit mon bras. Ma chair se déchire. Les aiguilles la percent et repercent. Des minutes. Des heures. Le bras en feu. Des lames ouvrent mon bras. Mon corps se contracte. Le mal sort. Je le sens. Je me transforme. Physiquement plus résistante. Mentalement plus forte. Mon esprit contrôle ma douleur. Ma respiration ralentie. La douleur s'apaise. Mon corps cesse de tressauter. Une sensation de bien-être m'envahit. (...) Je regarde attentivement dans le miroir. Les souvenirs de la douleur s'estompent face à mon contentement. Ce dessin, qui n'était au départ qu'une idée, fait maintenant partie de moi. Je le chéris. Il guérit. Il m'embellit. Et bien plus... Il me représente. (2020, p.1)

Cette description précieuse dessine parfaitement cette traversée liminale d'un seuil initiatique. Avec la douleur, elle sent partir un peu de son mal. Plusieurs personnes nous ont témoigné des expériences similaires, à la suite desquelles, elles se sont senties à la fois renouvelées et plus ancrées dans ce qu'elles estiment être profondément. Ainsi, à l'instar des tatouages inuit *tunniit*, certaines personnes se font tatouer ce qui les représente et des étapes essentielles de leurs parcours de vie.

---

31 Jade Brais-Dussault (2020). Art du tatouage autochtone contemporain au Canada: empuancement, résurgence culturelle et affirmation identitaire.

Comme cette Québécoise qui a encré la date de naissance de ses trois enfants sur le bas de son ventre, elles sont plusieurs à signifier exprimer l'expérience invisibilisée de ce passage ultime, douloureux et initiatique de l'accouchement. Le tatouage et son irrémédiabilité représentent la transformation identitaire radicale de la maternité, dans laquelle se mêlent sang, douleurs, épuisements, dépassements et un amour incomparable. Elles gardent ainsi sur leur derme, toute leur vie durant, le prolongement de ce « peau à peau » inaugural des premiers jours de vie de leurs enfants.

De la même manière qu'elle souligne la naissance, la pratique du tatouage ne manque pas d'archiver les deuils les plus intimes. Ainsi une des femmes nous a confié que les fleurs qui ornent le haut de son dos ont été tracées en mémoire de sa fille décédée autant que pour ses fils bien vivants. Elle les y a plantées quand celle qui n'a pas survécu serait devenue adolescente :

Les trois fleurissent égal, mais la plus petite, à la tige sombre, n'arbore aucune épine : ma fille, née dans un chagrin immense, n'aura jamais la chance de vivre les mille et une inquiétudes dardées dans le cheminement de notre existence. Même si seuls ses frères ont pu grandir en vrai, tous trois seront vivants jusqu'à ma mort sur ma peau.  
(A. Collectage 2022 - A/Encre)

Le tatouage lui permet de dire son amour et sa peine de mère. Les deuils invisibles de maternité sont encore tabous et c'est un appel au droit d'apparaître dans l'entièreté de ces expériences vécues au creux de leurs ventres que revendiquent ces femmes. Depuis longtemps, les tatouages des femmes maories qui se posent sur le visage, les seins ou au-dessus de l'utérus portent la trace de tels moments initiatiques. Comme l'explique Te Awekotuku Ngahuia, *"avoir des enfants, les élever, parfois les perdre, tout ceci est inscrit sur le corps de la femme, et la perte physique est remplacée par une présence physique sur les vivants, sur la peau, souvenir de l'enfant disparu"* (2010, p.98). Les particularités symboliques autant que corporelles du tatouage lui donne un pouvoir du souvenir qui n'évince ni la douleur, ni la beauté de ces grandes étapes de vie.

Simone-Aimée Le Mazou Hafner <sup>32</sup> décrit bien comment le tatouage, encore aujourd'hui, peut jouer une fonction de support dans le processus de deuil :

En renouant avec sa fonction ancestrale éclairée des connaissances de la psychologie moderne en la matière, l'artiste tatoueur se présente comme ayant une nouvelle proposition d'aide pour l'endeuillé. De l'élaboration du dessin, pensée comme un support

32 Simone-Aimée Le Mazou Hafner (2019). Tant que mon corps n'aura pas disparu... Pour un art du tatouage comme aide au travail de deuil. *Études sur la mort*, (1), 109-129.

à la quête de sens provoquée par la mort d'un proche, à la cérémonie de tatouage, utilisée comme un rituel de transformation de la douleur, l'art du Tatouage comme aide au travail de deuil se propose comme une aventure intérieure qui conduit l'endeuillé de la tristesse à la joie d'un renouveau. (2019, p.109)

S'il est capable d'accompagner des pertes réelles, le tatouage ne peut-il pas nous soutenir des deuils d'un autre ordre, et advenir à l'ancrage d'un renouveau en dedans et en dehors de soi ? Les transformations identitaires profondes semblent pouvoir être supportées par l'encrage, grâce à la lente préparation, au phénomène douloureux, à la cicatrisation, à sa force symbolique et à la modification physique permanente de la personne. Ces transformations atteignent la personne tatouée, mais aussi son entourage. Par exemple, nous avons fait la rencontre d'un homme qui a encré sur son bras la trace de son grand-père, survivant du camp d'Auschwitz. Face au tatouage terriblement déshumanisant des personnes déportées, il a hésité à se faire encrer le matricule imposé sur le bras de son aïeul. Finalement, il a lui aussi choisi une fleur, l'immortelle, car son grand-père avait survécu grâce à la vue de ces fleurs durant son enfermement. Le vieil homme a survécu, mais sa parole s'est tue. Le silence est resté un mode relationnel familial. Maintenant, le jeune homme inscrit sur son corps ce qui ne se dit pas en espérant que la parole circule à nouveau concernant les réalités éprouvantes de sa famille. Ainsi, *"Quand on lui pose des questions sur ses tatouages, il peut enfin raconter légitimement l'impact des survivants dans l'intime de leur clan. Dans le langage imprimé du dermographe, il continue de parler. De les recoudre. Plus personne ne peut le faire taire."* (Le Fil Rouge – A/Encrer)

Cette fonction narrative biographique se répète chez une grande majorité des personnes que nous avons interviewées. En les interrogeant sur leurs tatouages, c'est tout un pan de leurs histoires de vie qui émergeait. La peau dessinée appelle alors au dialogue. Lorsque la personne se fait interroger sur la signification de ses tatouages, elle devient libre de se dire telle qu'elle se définit. Ou de ne pas se dire : la pudeur est respectée par l'aspect symbolique du tatouage.

Chez les marins, les tatouages offraient une lecture biographique de leur parcours, doublée parfois d'attentes symboliques. Une hirondelle indiquait ainsi que 5000 miles marins avaient été parcourus par son porteur, mais évoquait aussi le porte-bonheur et la fidélité, un trois-mâts prouvait le franchissement du Cap-Horn, l'Ancre montrait l'appartenance à la Marine marchande ou la traversée de l'Atlantique tout en apportant la sécurité. En parallèle de l'histoire individuelle, les tatouages racontent aussi la période historique, comme des marqueurs temporels. Après la Première Guerre mondiale, moins d'aigles et de drapeaux ornent les épidermes tandis que les cœurs et les allusions romantiques se multiplient (Pierrat et Guillon,

2018).

La fonction mémorielle du tatouage permet de souligner des épreuves et de servir de rappel de la possibilité de les dépasser. Comme cette femme qui, relevant ses manches, nous a dévoilé des tatouages ancrés le long des entailles rosées qui traversent ses poignets. Ils sont souvenirs de cet instant de désespérance où elle a tenté de s'enlever la vie et la promesse faite à sa grand-mère décédée, de vivre : *"sur ses cicatrices pâles, elle a fait tatouer « Foi » et « Espoir » pour se souvenir, à travers les moments les plus durs, qu'elle est capable de garder le cap"* (Grands-mères – A/Encre). D'autres nous ont témoigné une fonction similaire de tatouages présents sur leurs poignets, espaces bien visibles d'eux-mêmes, jouant la fonction de rappel pour parvenir à rester sobre ou à ne pas oublier que les dépressions peuvent avoir une fin, comme l'hiver.

Le tatouage devient ici un support de résilience, en aidant à intégrer et assumer l'épreuve vécue et en devenant un appel à l'espérance, à l'hommage et au courage. Ainsi la dessinatrice de Charlie Hebdo Coco<sup>33</sup>, survivante de l'attentat du 7 janvier 2015, s'est fait tatouer deux des créations de ses collègues sur le bras gauche. Dans un numéro de la revue Sphère, elle explique la continuité que permet cet encrage au cœur de la rupture violente du deuil et du trauma : *"De cette façon, je peux toujours les voir : ils sont au-dessus de la main qui tient la feuille de papier quand l'autre dessine. C'est un acte mémoriel qui me suivra jusqu'au bout, une façon de dire que je ne les oublierai jamais"* (2021, p.4). Devant l'ampleur du choc, la radicalité temporelle du tatouage indélébile transcende l'absurdité et l'oubli. Et rappelle le miracle.

Des femmes qui se sont battues contre le cancer du sein, et qui ont dû subir une mastectomie font de leurs nouvelles physionomies un nid pour les plus époustouflants dessins. Tout comme ces hommes trans qui ornent cet espace transformé, et enfin leur ressemblant, de leur corps. Ainsi ce jeune homme trans, que nous avons écouté, a encré un bel Icare, en symbole de sa transition qui fut pour lui, une grande renaissance :

Et puis il y a eu le premier tatouage choisi et réalisé avec le prénom de sa renaissance et les nouveaux pronoms. C'est un splendide Icare : il a les plumes au vent, quelques flammèches dans une chevelure hirsute. Cet Icare, a aussi des cicatrices sur le torse qui sont comme une mise en abîme de celles qui ornent le torse de son co-locataire depuis sa mue-rennaissance. (Renaissance – A/Encre )

La mise en abîme du symbole des cicatrices, présentes à la fois sur son corps et sur le thorax

<sup>33</sup> Coco (2021). Carte Blanche à Coco. Les Tatoués. Revue Sphères, n°6. 144p.

de son Icare, renforce le sentiment de fierté, d'autodétermination face au monde, en même temps qu'il soutient la réappropriation d'une morphologie enfin libérée de ses écarts identitaires. La force qui se dégage du personnage qui habite la peau de cet homme peut aussi être un appui, une consolidation de sa détermination, face aux défis de vivre et aux discriminations qui risquent de ponctuer son existence.

Dans l'article de Mélanie Raull sur les pratiques marginales d'encrage chez les tatoueur·euses queer, une des personnes interrogées évoque le rôle que joue l'art du tatouage dans cette communauté :

Déjà, marquer son corps, choisir ce qu'on y inscrit c'est quelque chose de très fort et impliqué, et pour beaucoup de personnes queers c'est hyper important. C'est une prise de contrôle sur son corps, sur son identité, mais aussi sur la manière dont les autres nous voient. (C., entretien 2019 dans Raull, 2022, p.141)

La reprise de pouvoir s'opère ainsi à la fois sur son identité corporelle et sur le regard et les pratiques humiliantes encore vivaces dans nos sociétés hétéronormées, cis et patriarcales. Le sentiment identitaire est décrit par Ricoeur<sup>34</sup> (1996) comme un processus, une construction évolutive du rapport à soi, aux autres et au monde. Au sein de ce cheminement, Butler<sup>35</sup> (2015) souligne l'importance du récit de soi pour élaborer son unicité tout en se situant dans le monde et dans une communauté. Le choix du *flash* (dessin ou mot), la construction du lien avec la tatoueur·euse, la localisation sur la peau et l'appropriation de sa nouvelle image deviennent autant de balises marquant le cheminement identitaire de la personne et de sa "parole" singulière à travers la pratique du tatouage. Le témoignage bouleversant de ce jeune homme trans démontre le caractère narratif et initiatique de ces tatouages qui aident à incarner simultanément l'émancipation d'un état d'enfermement ou d'incohérence sociale et intime, et la construction d'un nouveau rapport à soi, aux autres et au monde. Ainsi, cet archivage cutané des étapes éprouvantes, essentielles vécues par la personne, et des transformations personnelles et collectives qui suivent, nous apparaît comme une manière de se dire, d'être et de survivre au monde.

34 Paul Ricoeur (1996). Soi-même comme un autre. Seuil.

35 Judith Butler (2015). Le genre en traduction autour de (et avec) Judith Butler, Université Paris VIII, Conférence du jeudi 12 novembre 2015.



# Conclusion

Les tatouages racontent. Qu'il masque une cicatrice ou rappelle une étape de vie, le tatouage peut devenir une aspiration à la beauté sur soi, avec soi, par-dessus tout et au vu de toutes. Il s'inscrit sur le plus intime de nos territoires, la peau. La transmission de son reflet, de son sens, de sa portée crée des liens signifiants et pourra se faire tout au long de la vie de la personne tatouée.

Nous avons rencontré une femme ayant de la synesthésie, cette capacité décuplée de percevoir les choses. Dans son expérience, chaque tatouage pesait son poids propre. Par cette pesanteur nouvelle s'ancre une mémoire choisie, recouvrant les traces de violences, les cicatrices du rejet de soi et de l'exclusion sociale. En écoutant ces récits emplis d'humilité, l'acte du tatouage a pris une ampleur nouvelle. L'encrage peut se faire pour toutes sortes de raisons, de la plus légère à la plus grave. Dans les salons de tatouage semble naître une possibilité initiatique contemporaine : la notion de beauté, la permanence sur la peau et la douleur inévitable évoquent une praxis de l'ordre du rite de passage et de l'autobiographie artistique. Le tatouage semble capable de porter un discours reliant des communautés tout en exaltant la pluralité des singularités humaines. Dans cette tension entre "*l'altérité*" et "*l'ipséité*", le commun et le singulier, le tatouage nous est apparu comme une manière de faire le récit de soi en nourrissant une fierté intime et, très souvent, une reconnaissance sociale. Dans un article sur le récit de vie de femmes immigrantes, Delphine Leroy<sup>36</sup> reprend la pensée de Butler en insistant sur la fonction de la reconnaissance, et donc de la réception de ces narrations de soi, pour transcender les violences systémiques et leurs impacts quotidiens :

La reconnaissance serait à même de tempérer la violence faite aux personnes invisibilisées par des rapports de pouvoir en leur défaveur. Le récit devient le moyen d'exposer la déqualification en usage et sert d'appui à une transformation. C'est l'exposition narrative qui devient le pivot du changement. Changement simultané des personnes concernées – elles ne s'appréhendent plus seulement comme victimes ou objets sociaux, mais bien comme héroïnes des récits et sujets de leur vie – et changement dans les représentations des tiers qui perçoivent des personnes avec des histoires et non plus des catégories d'individus sans âme. (Le Roy, 2017, p.7)

Ainsi en illustrant le parcours de vie et en apposant le sceau des identités mouvantes, l'exposition narrative du tatouage entraîne l'émergence d'une nouvelle vision de soi, mais aussi d'une vision sociale plus ouverte. Les espaces sociaux mis au contact de ces œuvres cutanées

---

36 Delphine Le Roy (2017). Récits de vie de femmes migrantes: vers des écritures plurielles de soi. E-Migrinter, (16).

ne peuvent plus détourner le regard des personnes invisibilisées et de leurs réalités. Cette parole tatouée, si elle nous est le plus souvent apparue dans une douceur et une recherche de reliance transmutant la souffrance, peut tout autant être un cri porté haut et fort. Comme c'est le cas dans le salon du tatoueur queer qui nous témoigne qu'il marque les mots marquants. Les insultes qui ont fait trembler l'âme, il les écrit sur le derme d'une manière à ce qu'ils mutent en bijoux tendrement portés, désamorçés de leur charge blessante. Comme ces vases précieux japonais brisés colmatés avec de l'or dont la cicatrice irradie de beauté.

Cette cérémonie d'encrage puis la trace inscrite à fleur de peau participent ainsi à l'émancipation des enfermements et à la célébration de ses dépassements en les ancrant sur soi, en soi et dans le monde. En faisant le choix d'une pratique incorporée, David Le Breton <sup>37</sup> affirme que le narratif proposé par le tatouage est un appel à la transformation :

Tout individu marquant délibérément son corps tient un discours à ce propos, et il est disposé à en rendre compte. Le corps, et particulièrement la peau qui en est l'instance visible, est le recours le plus immédiat pour changer son rapport au monde en en remaniant les frontières et l'apparence, l'individu manipule les relations entre soi et l'autre, le dedans et le dehors, le corps et le monde, etc. Il cherche à s'inscrire dans une autre dimension du réel. En changeant son corps, il entend d'abord changer sa vie.

Cet ornement de la peau, organe identitaire et relationnel, apporte donc une force nouvelle à la personne qui passe de l'invisible au visible par le tatouage. Nous avons lié, tout au long de cette étude, ce nouveau réflexe d'empuancement, aux usages traditionnels du tatouage. Ainsi en est-il pour la reconnaissance et la fierté, alors que chez les femmes maories par exemple, le *kaue moko* est une marque portée fièrement, rehaussant la beauté qui existe déjà : "*Il projette une image de sérénité qui n'a pas d'âge*" (Ngahua Te Awekotuku<sup>38</sup> et Linda Waimarie Nikora, 2010, p.10).

Les témoignages de plusieurs tatoueur-euses vont dans le sens d'une identification de l'encrage comme d'une pratique émancipatrice et puissante, et dans une certaine mesure, sacrée. La confiance qui se donne dans le salon et la confiance qui doit se créer entre tatoueur-euses et tatoué-es pour permettre de passer à l'acte et traverser cette épreuve douloureuse nourrit la force relationnelle autant qu'intime du tatouage.

Ainsi, la grande majorité des personnes que nous avons eu le privilège d'écouter pour créer notre spectacle *A/Encrer*, ont évoqué le rôle de cette pratique pour traverser des étapes de

---

37 David Le Breton (2011). La peau entre signature et biffure: du tatouage et du piercing aux scarifications. *Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe*, 57(2), p.79-92.

38 Te Awekotuku Ngahua et Linda Waimarie Nikora (2010). *Mau Moko, Le monde du tatouage maori*, traduction de Marc Orlando, Papeete, Au Vent des Îles Éditions, coll. Culture Pacifique, 272 p.

vie initiatiques, ou reconnaître et faire apparaître leurs transformations identitaires. Tel que nous l'avons vu, la permanence de cette œuvre qui continuera de parler à fleur de peau tout au long de la vie de la personne fait de l'encrage un espace mémoriel autant qu'une possibilité d'actualisation. Une tatoueuse (L.) interviewée par Mélanie Raull<sup>39</sup> explique l'importance majeure d'une de cette double fonction pour les personnes discriminées :

Le tatouage est un outil d'acceptation de soi et de revendication qui permet l'émancipation. Elle reconnaît que les enjeux d'image de soi sont d'autant plus élevés qu'on appartient à des communautés minorisées. (2022, p.141)

La pratique du tatouage dont nous avons voulu tracer le chemin est de cet ordre. Elle se situe entre acceptation, affirmation d'un ancrage identitaire et émancipation des stéréotypes et des biais inconscients réduisant le sentiment de soi. Dans la généreuse pluralité humaine, aucune parole encrée ne peut être confondue avec une autre, tout en étant lisible pour toute personne qui se montre respectueuse et curieuse.

Malgré les sources et les impacts de discriminations communes parfois, chaque symbole ou localisation cutanée choisi, souligne l'unicité de la personne tatouée, de son imaginaire, de sa vision des choses, mais aussi de sa morphologie, de sa culture, de son désir d'être et d'apparaître. Parallèlement, face à l'invisibilisation ou la mise sous silence du vécu des personnes en marge des critères dominants, l'encre du tatouage fait œuvre de révolution collective en créant un discours libéré des hiérarchisations délétères et déshumanisantes.

Une révolution qui, toutefois, nous avons tenu à le souligner, s'enracine dans d'anciennes traditions plurielles. Historiquement, le tatouage a eu des rôles rituels, spirituels, guérisseurs, d'embellissement et de reconnaissance culturelle avant d'être une pratique marginale, associée longtemps au crime. En mettant en dialogue les savoirs traditionnels avec les récits récoltés, nous souhaitons réfléchir les fonctions du tatouage au-delà des visions occidentalo-centrées. C'était essentiel pour tenter de ne pas réduire la parole des personnes tatouées et tatoueuses qui nous signifiaient faire l'expérience d'une transcendance de la souffrance à travers cet acte émancipateur, facteur de résilience et d'une certaine façon, magique. Ces différents éléments font du tatouage, à nos yeux, une véritable possibilité d'empuissance individuelle et collective. Au bout de notre voyage, l'encrage se fait soin des âmes, de la beauté et de l'expression singulière dans un monde normatif.

---

39 Mélo die Marull (2022). D'autres lignes. Une vue du tatouage en dehors des circuits conventionnels. La Peau logie - Revue de sciences sociales et humaines sur les peaux, Tatouage éthique et inclusif : la peau comme marqueuse politique, 8.

# Bibliographie – étude « se raconter par l'art du tatouage »

- Allard, S.** (2013). La marche à l'amour. Tatouage. *Journal La Presse*. Article du 14 septembre 2013 consulté sur le net.
- Awekotuku Ngahuia, T et Waimarie Nikora, L.** (2010). *Mau Moko, Le monde du tatouage maori*, traduction de Marc Orlando, Papeete, Au Vent des Îles Éditions, coll. Culture Pacifique, 272 p.
- Bentouhami, H.** (2014). L'emprise du corps : Fanon à l'aune de la phénoménologie de Merleau-Ponty. *Cahiers philosophiques*, (3).
- Blackmore, E.** (2023). Le mystère des momies tatouées. *Revue National géographique* en ligne. Consulté en aout 2024.
- Bonhomme, J.** (2010). Initiation. *Dictionnaire des faits religieux*, dirigé par R. Azria & D. Hervieu-Léger.
- Bou-Saha, M.** (2016). *Tunisie, l'art du tatouage berbère* [film documentaire]. Arte, Medienkontor et Géo.
- Brais-Dussault, J.** (2020). *Art du tatouage autochtone contemporain au Canada: empuissancement, résurgence culturelle et affirmation identitaire*. (Mémoire de maitrise en histoire de l'art, Université de Montréal).
- Butler, J.** (2015). Le genre en traduction autour de (et avec) Judith Butler, Université Paris VIII, Conférence du jeudi 12 novembre 2015.
- Chollet, M.** (2012). *Beauté fatale. Les nouveaux visages de l'aliénation féminine*. Zones.
- Coco** (2021). Carte Blanche à Coco. Les Tatoués. *Revue Sphères*, n°6. 144p.
- Cortasse, J et Quinless, J.** (2018). *Responsive Research in an Era of Reconciliation*. University of Alaska.
- Coulthard, G.** (2021). *Peau rouge, masques blancs : contre la politique coloniale de la reconnaissance*. Lux éditeur.
- Fanon, F.** (1952). *Peau noire, masques blancs*. Seuil.
- Foucault, M.** (2009). *Le corps utopique, les hétérotopies*. Nouvelles Éditions Lignes.
- Galliot, S.** (2015). Marque de l'échange et échange de la marque. Essai de biographie culturelle appliquée au tatouage samoan, Cahier du CAP, n°2, Modèles et modalités de la transmission culturelle. *Les Cahiers du CAP* - Créations Arts Patrimoine.
- Gell, A.** (1993). *Wrapping in images: tattooing in Polynesia*. Oxford University Press.
- Kaszas, D.** (2018). *Embodying the past in the present for the future: practicing, supporting and highlighting Indigenous tattoo revivals through Indigenous and creative research methodologies* (Doctoral dissertation, University of British Columbia).
- Le Breton, D.** (2002). *Signes d'identité. Tatouages, piercings et autres marques corporelles*. Métallé.
- Le Breton, D.** (2011). La peau entre signature et biffure: du tatouage et du piercing aux scarifications. *Revue*

*de psychothérapie psychanalytique de groupe*, 57(2), 79-92.

**Le Mazou Hafner, S.A.** (2019). Tant que mon corps n'aura pas disparu... Pour un art du tatouage comme aide au travail de deuil. *Études sur la mort*, (1), 109-129.

**Le Roy, D.** (2017). Récits de vie de femmes migrantes: vers des écritures plurielles de soi. *e-Migrinter*, (16).

**Martin, L.** (2016). Tatouages et tabous. *Revue Société & Représentations*, 2016/2, n°42.

**Marull, M.** (2022). D'autres lignes. Une vue du tatouage en dehors des circuits conventionnels. *La Peulogie* - Revue de sciences sociales et humaines sur les peaux, *Tatouage éthique et inclusif : la peau comme marqueuse politique*, 8.

**Merleau-Ponty, M.** (1945). *Phénoménologie de la perception*. Gallimard.

**Mesnier, C.** (2023). *De peau et d'encre - tatouages autour du monde*, éditions du Trésor.

**Mesnier, C.** (2017). L'introjection du langage à même la peau. *Revue Linguatek*, numéro 1-2 Corps et Langage. Sous la direction de Doina Mihaela Popa, Daniela Lucia Ene. 184-189.

**Pierrat, J. et Guillon, E.** (2018). *Marins tatoués, portraits de marins 1890-1940*. La Manufacture de livres.

**Merleau-Ponty, M.** (1945). *Phénoménologie de la perception*. Gallimard.

**Ricoeur, P.** (1996). *Soi-même comme un autre*. Seuil.

**Rolle, V.** (2012). L'encrage du genre : Le rôle des professionnel·le·s du tatouage dans le façonnage des corps genrés, *Nouvelles Questions Féministes*, 31/2, 89-101.